

Éclosia ou l'Écosse des légendes

Nathalie Bagadey

**Bagadey Editions
Europe**

Le Code français de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l'article L. 122-4) et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 425 et suivants du Code pénal.

Couverture : Leslie Xifre

<http://www.lesliexifre.com/>

Book Layout ©2013 BookDesignTemplates.com

© Bagadey Editions, 2014

<http://www.nathaliebagadey.fr>

ISBN : 979-10-94246-00-9

À mes fidèles amis bloggeurs, les premiers à m'avoir lue.

*Vous faites peut-être partie d'un monde « virtuel »
mais votre présence sur la blogosphère a été un soutien réel.*

Merci à vous tous.

PREMIÈRE PARTIE :
COCON

CHAPITRE 1

Les créatures mythologiques

Ce qu'on a appelé le folklore, et qu'il est préférable de nommer « savoir populaire », est peut-être à l'heure présente la seule façon qu'ont les femmes et les hommes de retrouver leur identité à travers une civilisation technologique qui les méprise et les rabaisse au rang d'exécutants passifs.

Jean Markale, *Contes et Légendes des Pays Celtes*.

C'était déjà la dernière page. Elle eut un petit soupir en voyant les ultimes lignes apparaître, suivies de ce blanc annonciateur de la fin d'un récit :

Les deux amants s'enlacèrent, sous l'œil bienveillant de Djinn. Ce dernier sourit et hocha la tête. En conjuguant sa force de dragon, et leur courage d'humains, ils avaient une chance de venir à bout des terribles Meneurs d'Ombre.

La lectrice referma son livre, rêveuse, encore en partie dans le monde enchanté des deux héros. Il lui tardait de lire le tome suivant, de voir quelles péripéties ceux-ci allaient à nouveau devoir affronter. Mais cela devrait attendre, hélas. Elle n'aurait guère le temps de lire ces prochains jours : elle avait une thèse à terminer.

Comme une douche froide, cette pensée la ramena brutalement sur terre. Enfin... dans les nuages encore, puisque l'avion n'avait pas amorcé sa descente. Car la jeune femme était en route pour Édimbourg, conviée par l'université de la ville pour y présenter ses recherches en économie : « De l'impact de la crise financière sur les infrastructures touristiques dans les pays européens - Thèse soutenue par Clorinde Martin ». Quatre années de dur travail se dissimulaient derrière ce sobre titre. Quatre années où la recherche de données, l'analyse de celles-ci et l'écriture l'avaient occupée presque nuit et jour.

Il faut dire qu'on ne faisait pas les choses à moitié chez les Martin. Fille d'universitaire, élevée dans une ambiance feutrée et savante, Clorinde - Clo pour les intimes - s'était tout naturellement tournée vers ce domaine d'activité, une fois le baccalauréat en poche. Élève appliquée et travailleuse, elle avait franchi les étapes sans aucune difficulté, sous le regard approbateur de son père. Tous les deux partageaient en effet, outre des yeux gris parfois un peu distraits, une intelligence aiguisée et un goût pour les raisonnements logiques. De sa mère, décédée l'année de ses six ans, Clorinde avait hérité la silhouette gracile et les splendides cheveux auburn. Elle n'avait toutefois pas conscience de sa beauté, ayant eu peu d'occasions jusque-là d'en expérimenter les effets sur la gent masculine. Sa vie sociale consistait principalement en rencontres avec de grands pontes

de l'économie ou réunions de travail avec son directeur de thèse, un vieil ami de son père. Ce dernier y assistait souvent. Lunettes perchées sur leur nez, les deux hommes se ressemblaient beaucoup : deux professeurs d'université passionnés par les livres et les recherches, affectionnant les mêmes vestes marron foncé et cravates disparates. Ils pouvaient passer des heures à discuter d'économie, de marchés, d'analyse financière. Toute petite, Clorinde avait su trouver dans ces entretiens suffisamment d'intérêt pour occuper des journées qui autrement lui auraient paru bien longues. Ces conversations riches d'enseignements l'avaient aidée non seulement dans son choix de carrière, mais tout au long de ses études.

Et voilà qu'elle arrivait bientôt au terme de son projet. En son for intérieur, elle reconnaissait qu'il lui tardait d'en finir avec ce dernier. Elle commençait secrètement à haïr ces pages de chiffres, étayant une vérité qui lui semblait parfois construite de toutes pièces. L'analyse détaillée de chaque aspect de la situation économique lui paraissait aujourd'hui trop « émietter » l'appréhension globale du problème. Elle avait du mal à retrouver son objectif initial au milieu de toutes les données accumulées.

Mais la fille du professeur Martin se devait de réussir cette thèse, avec une mention très bien si possible. Aussi reposait-elle avec un soupir le roman de fantasy qu'elle venait d'achever. Cette passion pour les histoires merveilleuses était son secret le mieux gardé : les gens de son entourage considérant ce genre littéraire comme futile, voire puéril, elle n'avait confié à personne que ces lectures lui permettaient d'affronter un quotidien qu'elle trouvait parfois bien ennuyeux. Ainsi avait-elle profité de cette liberté que lui procurait son

voyage inopiné pour glisser dans son bagage à main le premier tome d'une nouvelle série d'*heroic fantasy*. Mais elle était également raisonnable et elle savait qu'il lui fallait mettre à profit le temps qu'il lui restait avant l'atterrissage pour faire des corrections dans ses notes. Sans remarquer le regard admiratif que lui adressait son voisin de siège, la jeune femme rattacha ses cheveux roux en un chignon lâche, comme elle le faisait chaque fois qu'elle s'apprêtait à travailler. Elle retroussa les manches de sa chemise crème et attrapa le gros dossier cartonné où ses documents étaient stockés. Ses yeux se posèrent alors sur le post-it qui y était collé. Les coordonnées de son correspondant écossais y figuraient : Ian MacLeod. Il aurait la charge de veiller à son installation à Édimbourg et de lui faire visiter quelques hauts lieux avant la conférence. Un coup d'œil vers le hublot la convainquit de ne pas effectuer plus de visites que nécessaire : la lourde masse nuageuse, d'un gris très foncé, indiquait en effet que conformément à sa réputation la région devait se retrouver sous des trombes d'eau.

Mais si elle était peu partante pour arpenter la ville sous la pluie, il lui tardait en revanche de rencontrer un représentant de l'un des clans les plus célèbres d'Écosse. Elle espérait que le vieil universitaire aurait des anecdotes intéressantes à raconter sur ses ancêtres. Pas sur le fameux « Highlander » bien sûr, créé de toutes pièces pour le cinéma et la télévision, mais sur ces hommes et ces femmes qui avaient contribué à l'histoire du pays à coups d'alliances et de batailles sanglantes. De tout temps les Écossais, et pas seulement les MacLeod, s'étaient battus pour leur liberté, pour leur droit à la différence. Des siècles plus tard, bien que toujours intégrés au Royaume-Uni, ils venaient enfin d'obtenir cette reconnaissance avec le processus de la

dévolution : une partie des pouvoirs législatifs leur avait été rendue, notamment dans le domaine de l'éducation et un Parlement écossais tout neuf avait été construit. Revigorée à l'idée d'avoir le point de vue d'un chercheur sur ces changements modernes et de pouvoir en savoir plus sur l'une des familles les plus illustres d'Écosse, elle glissa le papier dans sa poche et s'absorba rapidement dans la relecture de ses notes.

Une heure plus tard, Clorinde inspectait une dernière fois son apparence dans la glace des toilettes de l'aéroport avant d'aller à la rencontre de son homologue écossais. Elle voulait s'assurer que la façon dont elle se considérait - une jeune femme inexpérimentée se rendant à sa toute première conférence internationale - était démentie par sa tenue : le tailleur-pantalon gris chiné, le chemisier sage et les cheveux rattachés en un chignon strict dont pas une mèche ne dépassait semblaient bien renvoyer l'image d'une économiste pouvant être prise au sérieux. Elle inspira profondément, avant de quitter les lieux et de se diriger vers les portes coulissantes menant au hall des arrivées. Là, elle se mit en quête de son guide, scannant le visage des gens qui s'y pressaient. Mais point de vieux monsieur vénérable en vue. Elle parcourut à nouveau du regard les pancartes brandies par les uns et les autres, mais sur aucune ne figurait son nom ou celui de l'Université d'Édimbourg.

Se mordillant la lèvre, elle fit quelques pas de côté pour libérer le passage, fouillant en même temps son sac à la recherche de son portable. Elle avait baissé la tête pour repérer ce dernier dans le fourre-tout de cuir crème et ne vit pas l'homme fendre les premiers rangs pour se rapprocher d'elle. Mais elle sentit soudain sa présence. Son corps fut parcouru

d'un inexplicable frisson tandis que ses narines s'emplissaient d'une odeur boisée.

— Clarinda ?

Levant la tête, elle se trouva face à deux yeux verts qui semblaient plonger au plus profond d'elle-même. L'homme qui venait de la saluer ne ressemblait pas du tout à l'idée qu'elle s'était faite de son correspondant écossais. Bien loin d'arborer une veste en tweed et un crâne dégarni, il faisait plutôt penser à un dieu celte, d'une beauté primitive et puissante. Il avait la trentaine, les cheveux noirs, et ces yeux émeraude qui l'avaient tout de suite frappée par leur luminosité et leur intensité. Le t-shirt gris clair, porté sur un jean et sous un blouson de cuir marron, tranchait nettement avec les vêtements des universitaires qu'elle côtoyait habituellement.

Comme dédoublée, elle s'entendit automatiquement corriger :

— Clorinde. Clorinde Martin.

— Je suis Ian MacLeod. Bienvenue en Écosse, la salua son interlocuteur.

Il prononçait son prénom en deux syllabes, en prolongeant la première : *I-yan*.

Machinalement, Clorinde glissa sa main dans celle tendue vers elle. Elle ne s'attendait pas au courant d'énergie qui la traversa alors. Un instant, son monde vacilla. Puis tout sembla se rétablir autour d'elle tandis que la poignée de main s'achevait.

Sans un autre mot, mais après avoir froncé les sourcils comme si lui aussi avait ressenti quelque chose d'inattendu, l'Écossais s'empara de sa valise et se dirigea vers la sortie. Se secouant pour se remettre de sa fascination, la jeune femme le suivit.

Elle avait soudain l'impression qu'elle venait de pénétrer dans un tout nouvel univers.

Quelques instants plus tard, elle essayait toujours de reprendre ses esprits, tout en lançant de discrets coups d'œil vers son chauffeur. Il s'agissait, il fallait le reconnaître, d'un magnifique spécimen de la gent masculine : un visage aux traits droits, des yeux ourlés de longs cils, une bouche ferme, un corps musclé... Mais cela n'expliquait pas pourquoi elle se sentait aussi déboussolée, comme si elle avait perdu tous ses repères. Elle avait pourtant déjà vu des hommes séduisants dans sa vie et ne leur avait jamais consacré plus de quelques secondes d'attention. Bon, elle devait bien admettre que ce n'était pas son quotidien non plus, la moyenne d'âge à l'université étant plutôt élevée... et les étudiants de thèse qu'elle avait rencontrés rarement aussi agréables à regarder.

Le déluge qui, comme prévu, s'était abattu sur eux à l'extérieur de l'aéroport, l'avait un peu sortie de son état léthargique. Rien de tel qu'une douche froide pour remettre les idées en place... Mais désormais bien au chaud à l'intérieur d'une voiture dont le standing lui avait arraché un haussement de sourcils et où l'odeur de pluie se mêlait à celle, sensuelle, de son guide, elle avait du mal à organiser deux pensées cohérentes.

Son chauffeur semblait lui aussi en pleine réflexion, mais sa concentration avait une teinte plus contrariée ou soucieuse que celle de Clorinde.

Elle se dit qu'il était temps de lancer un sujet de conversation, le silence accentuant l'impression d'irréalité qui s'était emparée d'elle depuis qu'elle avait croisé son regard.

— Alors, euh... vous travaillez à l'Université d'Édimbourg ?

— Oui, j'y suis... chercheur, l'informa Ian, après une légère hésitation sur le dernier mot.

— Ah ? Et dans quel domaine ? s'enquit-elle. Elle était soulagée de voir que leur conversation suivait les règles classiques de la communication entre deux étrangers : d'abord se présenter, puis discuter travail. Simple, normal. Ce qu'il lui fallait pour se remettre de ses émotions.

— Les créatures mythologiques écossaises, répondit Ian sans sourciller.

Bon, raté pour le côté classique, se dit Clorinde, déstabilisée par le sujet d'étude du jeune homme.

— Les... créatures mythologiques ? répéta-t-elle, hésitante. *Peut-être avait-elle mal compris ?*

Ian, sentant sa stupeur, eut un petit sourire. Profitant d'un feu rouge, il se tourna vers elle et précisa :

— Oui, les elfes, les *Kelpies*, notre célèbre *Nessie*, tous ceux-là...

— Ah ? reprit-elle, embarrassée.

Il attendait manifestement un commentaire de sa part. Mais comment lui dire qu'elle ne voyait pas l'intérêt de son domaine d'études sans le vexer ?

— Humm, et vous recherchez quoi, exactement ? fit-elle, afin de gagner du temps.

— Leur place dans l'imaginaire collectif, dans la littérature contemporaine, tout ça... répondit-il avec un geste vague de la main.

Clorinde émit un soupir soulagé. Bien sûr ! Sans savoir pourquoi, elle s'était un instant imaginé qu'il parlait des

créatures fantastiques comme s'il les côtoyait vraiment. Alors qu'il faisait simplement des études littéraires sur le folklore celte. Tout s'expliquait maintenant.

Plus confiante, elle reprit :

— Et comment se fait-il que vous maîtrisiez si bien le français ?

Car après qu'il lui ait souhaité la bienvenue en anglais, il s'était exclusivement exprimé dans sa langue à elle, bien qu'elle eût été tout à fait capable d'utiliser celle de Shakespeare. Elle avait des origines anglo-saxonnes par sa mère et avait été élevée jusqu'à ses six ans dans un foyer bilingue : son père s'adressait à elle en français, et sa mère en anglais. Ce n'était qu'après le décès de celle-ci, qu'elle avait cessé de recourir à l'anglais ; les yeux de son père, qui s'embuaient dès qu'une expression anglophone lui échappait, avaient vite mis un frein à ses habitudes. Mais elle n'avait oublié ni la musicalité ni la construction grammaticale de la langue britannique, et cela avait été un sérieux atout dans ses études.

Ian expliqua :

— Lorsque j'étais enfant, j'ai beaucoup voyagé avec... Enfin... pour résumer, de tous ces voyages m'est resté l'amour des langues. Aussi ai-je appris à en maîtriser plusieurs, y compris le français.

Clorinde comprit, avec ses hésitations, qu'il ne lui disait pas tout, mais elle n'insista pas. Après tout, elle touchait là au domaine privé, et apparemment il ne souhaitait pas aborder cet aspect de sa vie avec une parfaite inconnue.

Ce qui lui fit tout à coup réaliser qu'une question restait en suspens.

— Comment avez-vous su qui j'étais, à l'aéroport ?

Le jeune homme hésita à nouveau une seconde avant de répondre.

— Hum, je crois que votre département a envoyé une photo de vous à l'Université d'Édimbourg, en prévision de votre conférence.

Tandis qu'elle se demandait quelle photo avait été ainsi transférée entre les deux établissements, il poursuivit, passant soudain à l'anglais.

— *So*, Clarinda, connaissez-vous notre beau pays ? demanda-t-il avec un enthousiasme qui lui sembla un peu forcé.

— Hum, non, répondit-elle, passant sans heurt d'un système langagier à un autre. Mais mon prénom est Clo-rin-deu, reprit-elle en accentuant la première et la dernière syllabe. Ou Clo, pour faire plus court.

— Va pour « Clo-rin-deu » lorsque nous parlerons français, fit-il en souriant. Mais vous m'excuserez si en anglais « Clarinda » me vient naturellement. Après tout, vous portez le nom de la plus célèbre muse écossaise.

Clorinde connaissait bien sûr l'histoire se rapportant à son prénom. Il était peu commun en France et après avoir essuyé plusieurs moqueries blessantes, elle avait un jour demandé, exaspérée, à son père ce qui avait bien pu le pousser à l'appeler ainsi. Le professeur avait un instant eu ce regard perdu et désolé qu'il prenait toujours lorsqu'il repensait à son épouse, puis il s'était repris et avait expliqué à Clorinde qu'il s'agissait de la forme francisée d'un prénom célèbre outre-Manche : Clarinda. Dans des poèmes et chansons désormais illustres, Robert Burns avait chanté les louanges de la jeune femme dont il était épris, l'immortalisant à tout jamais. Cela avait un peu rasséréné la petite fille, qui avait pu contrecarrer les moqueries avec plus de

facilité à partir de ce moment-là en rétorquant à ses détracteurs que son nom était peut-être bizarre, mais qu'il faisait référence à une héroïne écossaise. Elle avait alors bénéficié de cette admiration un peu vague que le nom d'Écosse suscitait chez la plupart des Français et on l'avait finalement laissée tranquille.

Ian, lui, connaissait bien la vie de Burns et grâce à son guide, Clo apprit de nombreuses choses sur les amours contrariées entre le poète et sa muse, sur les vers inoubliables écrits pour elle, mais aussi sur les célébrations du 25 janvier, jour où l'homme et sa poésie étaient mis à l'honneur en une soirée festive, sans oublier le haggis, ce plat national fait de panse de brebis et à qui Robert Burns avait même dédié une ode. Le temps passa ainsi agréablement : Ian était cultivé et bon conteur, et elle ne vit pas les kilomètres s'égrener en sa compagnie. Elle se détendit et participa avec plaisir à la conversation. Puis son chauffeur inséra un CD de musique écossaise et elle vécut un instant véritablement enchanteur, bercée par les plaintes des cornemuses. Les paysages défilaient, verts et sauvages, pratiquement vierges de toute civilisation. Ils avaient quitté la ville et, très vite, elle fut plongée dans l'Écosse médiévale, avec ses murets de pierre, ses moutons bicolores à tête noire. La pluie s'était arrêtée et un faible soleil perçait, donnant à l'ensemble une luminosité particulière, magique. La musique renforçait encore cette impression et Clorinde avait cessé de discuter, charmée par la beauté de la campagne alentour.

La campagne ?

Elle se redressa soudain, tous ses sens en alerte. Que faisaient-ils en pleine campagne, alors que l'université n'était censée se situer qu'à une trentaine de minutes de l'aéroport ?

Un regard rapide à sa montre lui apprit qu'ils roulaient depuis près d'une heure, avant qu'un panneau ne lui confirme qu'ils se trouvaient sur la route menant au nord de l'Écosse, vers les mythiques *Highlands*.

Les Highlands ?

Soudain paniquée, elle se demanda si elle n'était pas victime d'un enlèvement. Après tout, elle n'avait aucune preuve de l'identité d'Ian et ce dernier hésitait constamment sur son prénom : il s'agissait peut-être d'une erreur. Ou bien elle se retrouvait en compagnie d'un dangereux psychopathe qui feignait de la connaître alors qu'il avait simplement vu son nom sur sa valise et s'apprêtait à lui régler son compte dans la lande écossaise.

Clorinde s'employa à calmer sa trop vive imagination, qui lui jouait souvent des tours. Son père lui avait inculqué dès son plus jeune âge de ne se fier qu'à la raison, elle se ressaisit donc rapidement. *Tout d'abord, en apprendre plus sur leur destination et les intentions de son chauffeur.*

— Ian, reprit-elle en français, je vois que nous ne sommes pas sur la route d'Édimbourg, or je pensais que j'y étais attendue ?

— Ah ? Alors vous n'avez pas reçu le mail vous informant du changement de dernière minute ? C'est ce que le Professeur McGonagh craignait, répondit Ian d'un air entendu. Il m'a remis une enveloppe pour vous ; elle est sur la banquette arrière.

Surprise, Clorinde se retourna. Elle aurait juré qu'il n'y avait rien sur les sièges de cuir noir lorsqu'elle y avait déposé sa veste, mais fut bien obligée d'admettre qu'elle avait dû se tromper puisque de sous celle-ci un pli orange dépassait. Pour l'attraper, elle se rapprocha d'Ian et, à nouveau, sa proximité lui procura un léger vertige. Elle était mortifiée de ressentir une telle attraction, de se sentir aussi faible à son contact. Son caractère fort et indépendant ne l'avait pas habituée à ce genre de réaction.

Les doigts peu assurés, elle ouvrit la missive qui lui était destinée. Celle-ci était rédigée sur du papier à en-tête de l'Université d'Édimbourg, Département des Sciences de l'Économie, ce qui la tranquillisa un peu quant à l'identité de son compagnon.

Par contre, le contenu lui en parut tellement étonnant qu'elle dut lire la lettre deux fois.

— L'Université d'Édimbourg a reculé la date de mon intervention ? s'enquit-elle, cherchant confirmation des informations abracadabrantes qui s'y trouvaient.

— Mmmm, répondit Ian, l'air absorbé par la conduite.

— ... et m'offre cinq jours de visite des hauts lieux écossais pour s'excuser du dérangement ? continua-t-elle, incrédule.

— C'est cela. Et comme j'étais disponible, on m'a chargé d'être votre guide.

La jeune femme n'en revenait pas. Cette histoire n'avait aucun sens : elle aurait pu faire demi-tour à l'aéroport ou rester travailler à Édimbourg. Au lieu de cela, et sans concertation aucune, on lui avait arrangé un circuit touristique. *En*

compagnie de l'homme le plus séduisant que tu aies jamais rencontré, lui souffla une petite voix insidieuse.

Certes, mais... qu'une université paie de sa poche pour occuper une jeune conférencière désœuvrée lui paraissait hautement improbable. D'autant qu'elle était bien placée pour savoir que la situation économique en Écosse nécessitait autant, sinon plus de restrictions budgétaires que dans les autres pays européens. Après tout, le sujet de sa thèse n'était-il pas d'étudier l'impact de la crise sur le développement touristique ?

À cette pensée, ses yeux se plissèrent. Et si, justement, le but de la manœuvre était d'infléchir ses conclusions de spécialiste en économie ? S'agissait-il d'une opération de charme destinée à lui montrer que tout allait bien dans ces contrées ? Il est vrai que cette région du Royaume-Uni dépendait beaucoup du tourisme et que des efforts considérables avaient été faits pour ne pas ralentir le développement amorcé ces dernières années... et il serait intéressant pour sa thèse de comparer le ressenti sur le terrain avec les chiffres qu'elle avait obtenus de *VisitScotland*...

Indécise, elle se mordillait la lèvre, ne sachant quelle conduite adopter. Après tout, c'était une opportunité à ne pas manquer car elle avait peu eu l'occasion ou le temps de voyager, le professeur Martin étant plutôt casanier, et elle ayant été trop occupée par ses études. Elle jeta un coup d'œil en coin vers Ian. Ils étaient à l'arrêt à un carrefour et le jeune homme profita de ce que son attention n'était pas requise sur la route pour la regarder, le sourcil interrogateur.

— Prête à découvrir *mon* Écosse ? demanda-t-il, d'un ton qu'elle ressentit comme légèrement provocateur.

— Et par quoi commençons-nous ? rétorqua-t-elle, relevant le défi qu'il lui lançait implicitement.

— Stirling. Le lieu où notre nation est née.

Et comme s'il voulait orienter le destin de Clorinde dans une nouvelle direction, il tourna le volant vers la gauche.

Bifurquant vers Stirling, bifurquant vers l'Histoire